

# Lénine au temps de sa maladie

E. I. Fomina

*Source : «Projektor» n° (47), 15 janvier 1925, pp. 7-8. Traduction MIA.*

Jusqu'en 1918, je n'avais de Vladimir Ilitch que des notions vagues et fragmentaires, glanées surtout dans l'environnement petit-bourgeois qui m'entourait. Je fis véritablement la connaissance de Vladimir Ilitch Lénine à l'époque de sa blessure par balle en 1918. Je me souviens de toutes ces rumeurs : l'espion allemand qui serait venu dans un train de l'ouest, sa vie somptueuse au Kremlin, et ainsi de suite. J'avais aussi entendu dire, incidemment, qu'il exerçait une sorte de fascination sur ceux qui le côtoyaient directement. J'arrivai chez Vladimir Ilitch un matin, le lendemain de l'attentat. Ce jour-là, j'étais de garde à l'hôpital et, comme j'étais restée tout le temps à l'intérieur du bâtiment, je n'avais encore rien appris de l'attentat contre Vladimir Ilitch lorsqu'on me dit qu'il fallait aller donner mes soins à un blessé. Quand on me conduisit au Kremlin, je compris que quelque responsable du parti avait été touché, mais je n'avais toujours aucune idée de son identité. Ma première impression de Vladimir Ilitch – alors que j'ignorais encore qui il était – fut très bonne. En entrant dans la chambre, je le vis couché sur son lit. Son visage était très pâle, mais ses yeux étaient vifs et joyeux. Comme il lui était interdit de parler, je ne l'entendis pratiquement pas les deux premiers jours. Le soir, je le déshabillai et l'installai aussi confortablement que possible dans son lit ; Vladimir Ilitch se laissa faire tranquillement pour toutes mes manipulations, bien que son état fût grave, et il me remerciait très souvent pour chaque petite chose que je faisais. Ce n'est que le deuxième jour que j'appris qu'il s'agissait de Vladimir Ilitch Lénine, et je comparai alors toutes les fables que j'avais entendues avec le modeste appartement et la simplicité qui l'entouraient.

Je restai alors auprès de Vladimir Ilitch près de trois semaines. Parmi les souvenirs de cette période, voici quelques épisodes. À partir du septième jour de sa convalescence, Vladimir Ilitch se mit à insister pour que j'ouvre la fenêtre la nuit (il dormait toujours la fenêtre ouverte). L'automne était sec, mais les nuits étaient déjà fraîches. Je demandai l'autorisation aux médecins qui le soignaient, et ils m'interdirent d'ouvrir la fenêtre, mais Vladimir Ilitch exigeait que je l'ouvre. J'essayai de protester :

— Vladimir Ilitch, je ne peux tout de même pas désobéir aux ordres du médecin. S'il arrive quelque chose, j'en serai responsable, et en plus on pourrait me pendre.

— Eh bien, répondit-il en riant, je demanderai alors votre grâce. N'ayez pas peur, j'ai vécu en Suisse, dans les montagnes, et je suis habitué à l'air froid ; ce dont j'ai besoin en ce moment, c'est d'air pur.

Et quand je finis par dire aux médecins que nous continuions à laisser la fenêtre ouverte, ils me firent des reproches. Vladimir Ilitch intervint alors dans la conversation et déclara que je n'étais pas coupable et qu'il avait promis d'intercéder pour moi.

Vladimir Ilitch resta alité dix jours. Le onzième jour après sa blessure, alors que les médecins n'avaient encore autorisé que la position assise, Vladimir Ilitch me demanda de l'aider à s'habiller. Je le

fis, pensant qu'il allait simplement s'asseoir, comme la veille, mais voilà qu'il se leva soudainement et se dirigea tranquillement vers les toilettes. Quand, horrifiée, je lui demandai :

— Où allez-vous, Vladimir Ilitch ? Vous n'avez pas le droit de marcher, il répondit :

— Je me sens parfaitement bien, il ne m'arrivera rien ; et vous, n'en parlez à personne – et il traversa deux pièces pour aller aux toilettes.

Je restai terrifiée près de la porte du couloir, ne sachant que faire. Courir chercher [Maria Ilinitchna](#) ? J'avais peur de laisser Vladimir Ilitch seul – il pourrait tomber ; je ne pouvais appeler personne d'autre. C'est alors que Maria Ilinitchna sortit dans le couloir et, me voyant, me demanda :

— Qu'avez-vous ?

— Vladimir Ilitch est aux toilettes.

Maria Ilinitchna prit peur elle aussi :

— Mais pourquoi l'avez-vous laissé aller ?

Pouvais-je retenir Vladimir Ilitch, puisqu'il agissait toujours comme il le jugeait bon ? Il sortit vers nous, riant de nos frayeurs, regagna sa chambre et se recoucha tranquillement. Ces comportements n'étaient nullement des caprices de malade ; Vladimir Ilitch se contentait de suivre les prescriptions qu'il jugeait nécessaires et utiles, tandis que ce qu'il estimait superflu, il le rejetait catégoriquement, et il tournait en dérision l'inutilité de telle ou telle recommandation.

Le dix-neuvième jour après sa blessure, Vladimir Ilitch allant nettement mieux, je repartis pour l'hôpital, emportant avec moi une profonde admiration pour Vladimir Ilitch, pour sa simplicité, pour son humanité délicate envers les petites gens ordinaires, humanité qu'il avait manifestée également à mon égard. Et si, au cours des années suivantes, j'écoutais avec une certaine méfiance les histoires concernant tel ou tel communiste qui aurait trop abusé au temps de la famine, lorsque des propos semblables touchaient Vladimir Ilitch Lénine, je savais avec certitude qu'il s'agissait de calomnies malveillantes, que Vladimir Ilitch ne pouvait pas changer et qu'il ne changerait jamais.

Je voudrais aussi souligner l'énergie immense, la force extraordinaire qui émanait de Vladimir Ilitch. Il bouillonnait et flamboyait tout entier, et c'est l'impression qui m'est restée de cette période où pourtant il ne travaillait pas. À mon grand regret, je n'eus jamais l'occasion d'entendre Vladimir Ilitch prendre la parole une seule fois, mais j'ai tout de même compris pourquoi l'on disait de lui qu'il possédait une force d'attraction, pourquoi celui qui l'avait écouté le suivait résolument.

Pendant quatre ans, je ne revis plus Vladimir Ilitch. Je retournai chez lui en février 1923, six semaines après sa seconde attaque. Vladimir Ilitch avait beaucoup changé et paraissait nettement plus vieilli que dans le souvenir que j'avais gardé de lui depuis 1918.

Un jour, après que je l'eus installé le matin – et, par habitude hospitalière, je m'étais occupée de cela toute seule –, Vladimir Ilitch me dit :

— Vous voyez, je suis si lourd, et pourtant vous vous y prenez si bien, comme si ce n'était pas difficile pour vous ; voilà ce que c'est que d'avoir du “métier” .

Une autre fois, comme je disais dans la conversation qu'en dehors du métier d'infirmière et des soins aux malades je ne connaissais rien et n'y comprenais rien, Vladimir Ilitch me répondit aussitôt :

— Comment peut-on n'être qu'infirmière et ne pas prendre part à la vie tout entière ?

Jusqu'à la perte de la parole, Vladimir Ilitch était d'humeur calme, bien qu'il fût presque toujours assez triste ; il accueillait avec esprit critique les assurances des médecins selon lesquelles il guérirait bientôt, et ne prenait que les médicaments strictement nécessaires. Il supportait avec une patience extraordinaire les violents maux de tête qui le tourmentaient alors de longues heures. Vladimir Ilitch ne gémissait et ne se plaignait jamais ; il restait allongé, absolument immobile, et cela le rendait encore plus douloureux à voir. Avant qu'il ne perde l'usage de la parole, il eut pendant trois jours de brèves difficultés passagères d'élocution, après quoi il me demanda :

— Et comment ferez-vous pour me comprendre si je cesse complètement de parler ?

Un autre petit trait caractéristique de Vladimir Ilitch m'est resté en mémoire : son amour pour le travail systématique. Quand, après une assez longue période difficile marquée par la perte de la parole, Vladimir Ilitch se fut un peu apaisé, je fis un matin tout le nettoyage matinal comme je le faisais auparavant. Il en fut très satisfait, et à partir de ce jour nous recommençâmes à tout faire dans l'ordre établi, à l'heure dite. Mais même dans les moments les plus douloureux, lorsqu'il ne dormait pas de la nuit et se trouvait dans un état d'agitation, je ne le vis jamais faire le moindre caprice, contrairement à ce qu'on doit souvent supporter de la part des malades. Il était tout aussi attentionné envers ses proches qui l'entouraient, tout en restant lui-même aussi peu exigeant.

Je suis restée auprès de Vladimir Ilitch pendant huit mois. Pendant ce temps, j'ai appris à le connaître de beaucoup plus près et plus profondément. L'importance qu'il eut en tant que grand savant et grand homme d'État, les camarades qui ont travaillé avec lui l'écriront comme il le faut. Pour ma part, je n'ai encore rien compris ni mesuré pleinement de cet aspect. Mais je ne connais personne d'autre que Vladimir Ilitch qui agisse d'une façon aussi anoblissante sur tous ceux qui l'approchent, et non par des conseils ou des sermons, mais par son propre exemple. La simplicité extraordinaire, la délicatesse de cet homme si grand – et en même temps si accessible et si compréhensible – ont renforcé en moi un sentiment que je ne sais même pas nommer. Je sais seulement que tout ce que je ferai de meilleur dans ma vie, je le ferai sous l'influence de l'inoubliable et cher Vladimir Ilitch.